

LECTURES CRITIQUES

— Faire dialoguer féminismes matérialiste et marxiste¹

Colette Guillaumin, théoricienne majeure du féminisme matérialiste formé autour de la revue *Questions féministes* en France dans le sillage du Mouvement de libération des femmes, et Silvia Federici, figure italo-américaine du féminisme marxiste autonome investie dans la campagne internationale réclamant un salaire contre le travail domestique, appartiennent à deux courants nés dans les années 1970. L'intérêt de faire dialoguer ces théoriciennes – qui ne se sont guère lues – réside dans la richesse des théories critiques qu'elles défendent et des questions politiques soulevées par leurs divergences. Cette mise en discussion relève cependant du défi. Non seulement leurs cadres théoriques se sont construits depuis des luttes, contextes et pays différents, mais en France, le débat a été polarisé par la polémique opposant Michèle Barrett et Mary McIntosh à Christine Delphy². L'article de Danièle Juteau et Nicole Laurin propose de dépasser les impasses théoriques en jeu dans cette opposition à partir du travail de C. Guillaumin³. Néanmoins, parce que ces auteures abordent un vaste éventail de thématiques qui ne sauraient être mises en discussion, cette lecture croisée se doit de faire l'impasse sur nombre d'analyses stimulantes. Après avoir restitué l'intérêt et la structure de ces deux ouvrages, nous discuterons quelques-unes de leurs caractéristiques communes et spécifiques.

Sexe, race et pratique du pouvoir. L'idée de nature réunit des articles parus entre 1977 et 1993, analysant les rapports de pouvoir de « sexe » et de « race » adossés au discours de la Nature. Dans une première partie, C. Guillaumin explore les faces matérielles et mentales de rapports qu'elle qualifie « d'appropriation », tout particulièrement celui de « sexage ». Poursuivant un travail de déconstruction sociologique et d'historisation, elle expose ses liens avec les systèmes de servage et d'esclavage, interroge le corps comme construit social mais aussi la différence comme revendication de la part des minoritaires, en référence aux différencialistes françaises. Dans la seconde moitié de l'ouvrage, C. Guillaumin analyse les théories politiques et scientifiques asseyant l'autorité de tels rapports de pouvoir, passant au crible l'éthologie, les notions de « groupe naturel », de « race » et ses avatars, les déformations du « matérialisme », mais aussi la réception et les enjeux épistémologiques et politiques des théories produites par les groupes minoritaires.

Sous un titre inspiré du roman de l'écrivaine égyptienne Nawal El Saadawi *Woman at Point Zero*⁴, l'ouvrage de S. Federici restitue trente-cinq années de recherches sur les luttes féministes engagées sur le terrain de la reproduction sociale, notion qui recouvre chez S. Federici « l'ensemble des activités et des relations au moyen desquels notre vie et notre travail sont quotidiennement reconstitués » (p. 13). La structure de l'ouvrage, chronologique et thématique, reflète le parcours militant et intellectuel de l'auteure. Une première série d'articles, publiés entre 1975 et 1984, portent d'abord sur la théorisation et la politisation du travail domestique au sein du mouvement *Wages against Housework*. Trois articles parus au tournant de l'an 2000 questionnent ensuite, à partir de son engagement dans le mouvement altermondialiste, les reconfigurations du combat féministe dans la nouvelle division internationale du travail,

1. À propos de Silvia Federici, *Point zéro : propagation de la révolution. Salaire ménager, reproduction sociale, combat féministe*, Donnamarie-Dontilly, Éditions iXe, 2016 (Racine de iXe) (1^{re} éd. amér. : *Revolution at Point Zero. Housework, Reproduction, and Feminist Struggle*, Oakland, PM Press, 2012), 264 p., bibliographie ; et Colette Guillaumin, *Sexe, race et pratique du pouvoir. L'idée de nature*, Donnamarie-Dontilly, Éditions iXe, 2016 (Racine de iXe) (1^{re} éd. : 1992), 238 p., bibliographie.

2. Cf. Michèle Barrett, Mary McIntosh, « Christine Delphy : Towards a Materialist Feminism ? », *Feminist Review*, 1, 1979, p. 95-101 ; Christine Delphy, « Materialist Feminism is Possible », *Feminist Review*, 4, 1980, p. 79-105.

3. Danièle Juteau, Nicole Laurin, « L'évolution des formes d'appropriation des femmes : des religieuses aux "mères porteuses" », *Revue canadienne de sociologie et d'anthropologie*, 25 (2), 1988, p. 183-207.

4. Nawal El-Saadawi, *Woman at Point Zero*, New York, Zed Books, 1983 (1^{re} éd. arabe : 1975). L'ouvrage a été traduit en français par Assia Trabelsi et publié aux Éditions des femmes sous le titre *Ferdaous, une voix en enfer* en 2007.

exploitant tout particulièrement les femmes indigènes et des pays du Sud. Les conséquences de la mondialisation néolibérale et de la marchandisation des ressources naturelles ainsi mises à jour, S. Federici examine enfin la question des biens communs et la nécessité de penser l'organisation collective de sa reproduction en transcendant les divisions de race, de classe, de genre, d'âge et d'origine géographique.

Sans doute la richesse des théories proposées par l'une et l'autre auteure sont-elles liées à leur ancrage dans des réflexions féministes collectives visant une transformation radicale de la société. C. Guillaumin affirme sa dette inestimable auprès de Nicole-Claude Mathieu, Paola Tabet, Monique Wittig et Christine Delphy, féministes matérialistes engagées dans une analyse des hommes et des femmes non pas en tant que catégories biologiques mais comme catégories politiques, des « classes de sexe » produites par un rapport social. S. Federici rattache également l'évolution de sa perception du travail reproductif, rejeté en tant que mode sacrificiel puis pensé comme activité à revaloriser et à organiser collectivement, à l'expérience qu'elle a connue dans différents mouvements féministes et altermondialistes. Mariarosa Dalla Costa, Selma James et tout particulièrement Leopoldina Fortunati, camarades de lutte au sein du mouvement *Wages against Housework*, et co-auteur d'*Il Gran Calibano*¹ pour la dernière, sont autant d'interlocutrices privilégiées dans la construction d'un féminisme visant l'abolition du capital.

Héritières indisciplinées de cadres théoriques marxistes, S. Federici et C. Guillaumin sont fortement marquées pour la première par l'opéraïsme italien des années 1960², pour la seconde, plus lointainement, par l'analyse de « classes » régies par un rapport d'exploitation. Si la rupture du féminisme matérialiste de C. Guillaumin avec le marxisme est nette, inaugurée par la définition de C. Delphy du patriarcat comme mode de production irréductible au capitalisme, S. Federici estime au contraire que c'est le capital qui non seulement

organise mais profite de l'exploitation gratuite, dévalorisée et naturalisée du travail reproductif des femmes. C. Guillaumin, en forgeant le concept de sexage, rapport d'*appropriation matérielle*, à la fois individuelle et collective de la classe des femmes par celle des hommes, pose ces derniers comme bénéficiaires directs du travail gratuit des femmes. S. Federici pense l'homme prolétaire comme pris au piège par le capital. Celui-ci « discipline le travailleur en rendant "sa" femme dépendante du salaire qu'il reçoit en échange de son travail » (et dresse finalement les femmes contre les hommes). L'enjeu chez S. Federici consiste donc à réunifier une classe prolétaire stratégiquement divisée par le capital.

Malgré cette divergence majeure entre les deux auteures, une conviction commune traverse leurs ouvrages : celle que les femmes ont un rôle central à jouer dans le renversement des rapports qui les oppriment. Quand C. Guillaumin souligne la portée critique des « effets théoriques de la colère des opprimées » (p. 213) dans le champ académique, S. Federici analyse les enjeux des luttes féministes de la reproduction sociale. Selon C. Guillaumin, les productions théoriques des femmes, des colonisé.e.s et de tou.te.s les « minoritaires », qu'elle définit comme groupes en situation de *moindre pouvoir* dans la hiérarchie sociale, permettent d'identifier comme problématiques des faits qui semblaient relever de la nature et ne suscitaient jusque-là ni attention ni critique. De plus, ces théories subvertissent la façon dont les faits sociaux déjà constitués en problèmes sont abordés, faisant des minoritaires non plus des inadapté.e.s mais des actrices et acteurs d'un rapport social pouvant donc être changé – on ne parle plus de « question juive », de « problème noir » ou de « condition de la femme », mais d'antisémitisme, de racisme, de sexisme. Enfin, ces productions font émerger de nouveaux outils théoriques : le « continuum des échanges économique-sexuels » de P. Tabet³, la « conscience dominée » de N.-C. Mathieu⁴ ou encre la « pensée *straight* » de M. Wittig⁵. S. Federici s'inscrit également dans

1. Silvia Federici, Leopoldina Fortunati, *Il grande Calibano. Storia del corpo sociale ribelle nella prima fase del capitale*, Milan, Franco Angeli, 1984. Il préfigure l'ouvrage suivant : Silvia Federici, *Caliban et la sorcière. Femmes, corps et accumulation primitive*, Paris, Entremonde, 2014.

2. Mouvement marxiste ouvrieriste (*operaï* signifiant ouvrier en italien) plaçant les luttes ouvrières pour l'autonomie au centre des relations entre capital et main-d'œuvre, théorisé par Mario Tronti et Toni Negri.

3. Paola Tabet, *La grande arnaque. Sexualité des femmes et échange économique-sexuel*, Paris, L'Harmattan, 2004.

4. Nicole-Claude Mathieu, *L'anatomie politique. Catégorisations et idéologies du sexe*, Paris, Côté femmes, 1991.

5. Monique Wittig, *La pensée straight*, Paris, Éditions Amsterdam, 2007 (1^{re} éd. : 1980).

une réflexion nourrie par les mouvements de femmes. Ayant grandi dans l'Italie d'après-guerre, auprès d'une génération de femmes en butte avec la culture patriarcale fasciste et le travail domestique, S. Federici montre que ses positions théoriques (et en particulier son analyse du travail reproductif comme fondement de tout système économique et politique) sont le produit de son engagement dans des campagnes internationales et de son vécu personnel. Elle rejoint ainsi les propositions de Patricia Hill Collins et bell hooks sur le « privilège épistémique » des opprimé.e.s pour analyser les rapports de pouvoir qui les assaillent.

Elle-même militante, S. Federici donne à connaître les luttes engagées par les premières concernées, depuis la mobilisation des mères allocataires de l'aide sociale impulsée par des femmes africaines-américaines dans les années 1960, qui demandaient rémunération du travail d'élevage des enfants, jusqu'aux combats théorisés par les éco-féministes de plusieurs continents. À propos de ces dernières, S. Federici indique : « les femmes, parce qu'elles sont, aujourd'hui comme hier, les premières préposées au travail reproductif, dépendent davantage que les hommes de ces ressources collectives que sont les biens communs et se soucient plus de les défendre » (p. 224). À ses yeux, c'est parce que l'agriculture de subsistance incombe massivement aux femmes à l'échelle mondiale que ces dernières s'efforcent de rendre le travail reproductif collectif, comme ce fut le cas au Chili et au Pérou dans les années 1980 avec l'instauration de cuisines communes. Pour elle, les femmes, ouvrières et prisonnières historiques du foyer familial sur lequel repose l'économie capitaliste, ont désormais la responsabilité de placer ce foyer au centre d'une vie collective. S'inspirant des coopératives familiales et cuisines partagées pensées par les « féministes matérialistes » du 19^e siècle, les classes laborieuses se réapproprieraient enfin le contrôle de leur production. Si l'agenda de S. Federici est certainement marxiste, elle se défend de tout procédé naturalisant confinant les femmes aux tâches domestiques comme si elles y étaient destinées. Certes, on pourrait croire que l'auteure adhère à

l'idéologie de la différence sexuelle analysée par M. Wittig¹. En effet, son ouvrage informe de ce que font les femmes – du travail reproductif gratuit – mais guère de ce qui les fait femmes : un attribut physique, un étiquetage à la naissance, un rapport de classe ?

Mais si S. Federici ne s'interroge pas fondamentalement sur le fait qu'il existe ou pas une différence des sexes, elle partage la préoccupation de C. Guillaumin pour la dénaturalisation. S. Federici estime ainsi qu'« exiger que le travail domestique soit rémunéré, c'est refuser que ce travail soit l'expression de notre nature » (p. 32) et démontrer que les attributs de la féminité correspondent en réalité à des « fonctions professionnelles » acquises par le travail de soin des membres de la famille, de cuisine, de ménage, de sexualité ou d'écoute. La revendication d'un salaire par S. Federici, levier ouvrant la voie aux négociations et aux luttes, doit consacrer le statut de travailleuses et leur permettre de s'insurger contre les tâches qui leur reviennent « naturellement ». Il ne s'agit pas d'un projet budgétisé, mais bien d'une *stratégie révolutionnaire* dont l'« objectif est d'être hors de prix » (p. 63). Si cette campagne n'a rencontré à l'époque qu'un succès limité, il connaît aujourd'hui un regain d'intérêt dans les milieux académiques, grâce à S. Federici mais aussi à l'ouvrage de Louise Toupin paru en 2014². C. Guillaumin, dont les premières recherches concernaient quant à elle le naturalisme à l'œuvre dans l'idéologie raciste³, dresse un parallèle entre sexisme et racisme, « naturalismes en ce qu'ils mettent en œuvre une foi, préverbale et préformelle, en l'origine viscérale programmée des conduites humaines » (p. 8). Elle identifie aussi des caractéristiques communes entre sexage, servage et esclavage : d'une part, la désignation de groupes comme « naturels » reflétant un rapport d'appropriation et d'autre part la possession impliquant l'usage du corps et de la force de travail. C. Guillaumin s'attaque dès lors au « roc de la destinée » des femmes, qui voudrait que leur oppression provienne de leur anatomie, quand elle identifie plutôt un rapport de pouvoir fondé sur un discours de la spécificité, et sous-tendu par

1. M. Wittig qualifie cette idéologie, fondée sur la certitude de l'existence d'une « différence absolue » entre deux sexes, de « pensée *straight* » et la théorise à l'appui des analyses de C. Guillaumin. Cf. Jules Falquet, « La combinatoire *straight*. Race, classe, sexe et économie politique : analyses matérialistes et décoloniales », *Les Cahiers du genre*, hors-série 4, 2016, p. 73-96.

2. Louise Toupin, *Le salaire au travail ménager. Chronique d'une lutte féministe internationale (1972-1977)*, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 2014.

3. Colette Guillaumin, *L'idéologie raciste. Genèse et langage actuel*, La Haye, Mouton, 1972.

l'idée de Nature. C. Guillaumin critique dès lors la rhétorique du « droit à la différence » et son succès chez les racistes comme chez les antiracistes, car « la différence est en position d'héritier de tout ce qui autrefois était porté par la notion de race elle-même : la spécificité de chaque groupe humain » (p. 214).

Les théories et perspectives offertes par C. Guillaumin et S. Federici interrogent les coulisses et reconfigurations des rapports de pouvoir, participant d'une logique de politisation des rapports sociaux de sexe. Si la première se distingue par la solidité des outils théoriques offerts pour penser les rapports sociaux de pouvoir, la seconde offre des perspectives féministes internationales prenant en compte les besoins de femmes du Nord et du Sud dans la nouvelle division sexuelle internationale du travail. Le concept de sexage nous paraît pouvoir s'imbriquer utilement aux perspectives de S. Federici. C. Guillaumin démontre que, comme dans le cas de l'esclavage de plantation, il n'existe dans le sexage aucune mesure, horaire ou monétaire, à l'accaparement de la force de travail et que c'est en tant que « réservoir de force de travail » que le corps des femmes est approprié. Les arguments qu'elle développe pour prouver l'existence de ce rapport d'appropriation physique résonnent avec les revendications de S. Federici. La réflexion de C. Guillaumin sur l'obligation sexuelle et la charge physique des membres de la famille fait échos aux appels de S. Federici à considérer la sexualité comme un travail et à répondre à la crise de l'accompagnement des personnes âgées ; de même, l'analyse de C. Guillaumin de la vente de la force de travail des femmes sur le marché comme une réappropriation des femmes par elles-mêmes rencontre les revendications de salarisation du travail domestique par S. Federici. Pour ces raisons, les travaux mobilisant aujourd'hui l'une et l'autre se multiplient. L'analyse de S. Federici, pour laquelle « la mondialisation, sous toutes ses formes capitalistes (ajustement structurel, libéralisation du commerce, guerre de basse intensité), est par essence une guerre contre les

femmes » (p. 139), rencontre notamment un fort écho dans les travaux de chercheuses comme Jules Falquet¹, laquelle se revendique pourtant du féminisme matérialiste, travaillant à partir du concept de « sexage ». Ainsi, bien que les deux auteures identifient des adversaires distincts (le patriarcat ou le capitalisme), nous retenons que les travaux de C. Guillaumin constituent un socle théorique robuste là où S. Federici a ouvert des perspectives politiques de première importance.

Estelle Miramond -

Université Paris VII Diderot, LCSP-CEDREF

— Vers un « tournant sociologique » dans l'étude de la politique européenne d'égalité des sexes²

A lors que l'Europe célèbre cette année le soixantième anniversaire du traité de Rome, dont l'article 119 constituait l'acte fondateur de la politique européenne d'égalité des sexes, quel regard porte aujourd'hui la science politique sur ce domaine d'action publique ? Dans un champ d'étude qui s'est constitué depuis une vingtaine d'années³ autour de la place des questions de genre au sein de l'Union européenne, deux ouvrages donnent à voir l'actualité de la recherche sur cette question. Tout en adoptant des méthodes, des perspectives et des niveaux d'analyses distincts à plusieurs égards, les deux livres partagent un questionnement sur les processus de transformation des politiques d'égalité en Europe. Ils s'inscrivent tous deux dans le tournant sociologique qui caractérise la recherche contemporaine sur l'europanisation.

Saisir l'europanisation de l'égalité aux échelles supranationale et nationale

Le livre de Sophie Jacquot se concentre sur le niveau supranational, en se donnant pour objectif d'étudier la « trajectoire » de la politique européenne d'égalité des sexes. Adoptant une

1. Jules Falquet, *Pax neoliberalia. Perspectives féministes sur (la réorganisation de) la violence*, Donnamarie-Dontilly, Éditions iXe, 2016.

2. À propos de Sophie Jacquot, *Transformations in EU Gender Equality. From Emergence to Dismantling*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2015 (Gender and Politics), viii + 210 p., figures, annexe, bibliographie, index ; et Ingrid Bego, *Gender Equality Policy in the European Union. A Fast Track to Parity for the New Member States*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2015 (Gender and Politics), xii + 200 p., figures, annexes, bibliographie, index.

3. Parmi ses ouvrages fondateurs, on peut notamment citer les travaux de Catherine Hoskyns, Sonia Mazey, et ceux d'Illona Ostner et Jane Lewis.